

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER.

CONVERSIONS.

ALLEMAGNE.

Un journal allemand, la *Correspondence lithographique* de Berlin, apporte la nouvelle d'un grand nombre de conversions qui viennent d'avoir lieu au centre même du protestantisme. Dans la capitale de la Prusse, vingt-deux protestants sont rentrés dans le giron de l'Eglise catholique. C'est là, dit le *Journal de Bruxelles*, un événement inouï dans les fastes de l'Eglise à Berlin. Voici dans quels termes cette feuille donne cette nouvelle :

« Depuis vendredi, vingt-deux personnes appartenant à la religion protestante se sont converties au catholicisme. Ce jour-là, dix-huit protestants ont reçu la sainte communion des mains du chapelain Herzog. Le lendemain, le chapelain Franke convertit encore trois personnes, et le vicaire Müller une. Jamais pareille conversion ne s'est vue dans la capitale de l'Allemagne protestante. »

ÉTATS-UNIS.

CONVERSION ET MORT D'UN CHEF SAUVAGE. — Le *Catholic Miscellany* de Charles-town (Etats-Unis) s'exprime ainsi sur la conversion de ce chef sauvage : « On nous a permis de faire l'extrait suivant d'une lettre dernièrement reçue en cette ville, du Rev P. Bax S.J., missionnaire des Sauvages Osages : " Nous avons eu le malheur de perdre le grand-chef des grands et petits Osages ; son nom était Pah-ska, George chez les blancs, dont les talents extraordinaires étaient très bien connus de tous les établissements des blancs du Missouri-Ouest, et qui fut tant admiré par le département indien et par le général Taylor, quand il vint visiter Washington dans l'automne de 1849. Sa femme et lui-même, avant de mourir, furent admis dans le sein de l'Eglise Catholique. »

PARLEMENT ANGLAIS.

La religion à la Chambre des Communes.

Dans sa séance du 21, la Chambre des Communes d'Angleterre s'est occupée de théologie et de droit canon. M. Horsman a demandé qu'on prêtât la Reine de charger une commission royale de faire une enquête sur la nomination de M. Bennett, comme vicaire de Frome. Il paraît que ce bénéfice appartient à lady Bath et que c'est elle qui a fait le choix contre lequel se récrie M. Horsman. Du reste, M. Bennett occupe, il y a deux ans, une position semblable dans une paroisse de Londres ; mais la clameur publique et les instances de l'Evêque l'avaient forcé à se retirer. Le grand crime de M. Bennett, c'est de pencher un peu trop vers les formes extérieures du catholicisme, et, entre autres choses, le croit-on, d'avoir fait allumer des bougies pendant le service divin ! On ajoute que, depuis sa retraite, M. Bennett a fait un voyage en Allemagne, et qu'il y a suivi avec assiduité les cérémonies religieuses des églises catholiques romaines.

Le chancelier de l'Echiquier ne conteste pas le droit qu'a la Chambre des Communes de connaître de ces matières, mais il trouve qu'elle ne doit user de ce droit qu'avec une extrême réserve. La motion de M. Horsman établissant un précédent plein de difficultés ; si on l'adopte, nul ecclésiastique ne pourra être institué sans l'intervention de la Chambre des Communes, c'est pourquoi il supplie M. Horsman de la retirer, et propose la question préalable.

Sir R. Inglis pense que de pareilles matières ne devraient jamais être mises en discussion ; lord John Russell, qui a toujours soutenu la suprématie du pouvoir laïque sur le pouvoir ecclésiastique, n'est pas de cet avis. La Chambre ayant passé l'acte d'uniformité, le droit de s'enquérir de la conduite des ecclésiastiques. Néanmoins, il veut bien reconnaître tout ce qu'il y a de difficultés dans l'exercice de ce droit, et il lui semble que s'il ne s'agissait que d'un cas à soumettre à une enquête ministérielle faite dans un esprit amical, il vaudrait mieux attendre le résultat de cette enquête.

M. Gladstone conteste l'exactitude des faits allégués par l'auteur de la motion, mais il pro-

clame, lui aussi, le droit de la Chambre, et l'enquête lui paraît nécessaire. La législation ecclésiastique anglaise, à son avis, est très-défectueuse, et il espère que l'on finira par comprendre la nécessité de la réformer. Du reste, il croit qu'on doit laisser au Gouvernement le soin de procéder à l'investigation demandée.

M. Walpole, ministre de l'intérieur, convient que l'enquête doit avoir lieu, et il accepte l'idée d'une enquête amicale telle que la propose M. Gladstone et lord John Russell. Il se peut que la loi ne suffise pas pour statuer à l'égard de la conduite rapprochée à M. Bennett, mais alors on devra donner à la loi une force suffisante.

Le chancelier de l'Echiquier ne croit pas possible d'arorder une enquête judiciaire, mais il promet une enquête *bona fide*. La Chambre accorde cet amendement par 100 voix contre 80.

Ce débat est instructif : il constate une fois de plus que, même en ce qui touche les matières purement ecclésiastiques, l'Eglise anglicane est la servante et l'esclave du pouvoir civil. C'est ce pouvoir qui est l'interprète suprême des constitutions et des canons de cette Eglise. Elle a rejeté le pouvoir spirituel du Vicaire de Jésus-Christ ; elle est forcée de reconnaître et d'accepter le pouvoir spirituel d'une assemblée de laïques, où siègent des hommes de toutes les sectes et même des gens sans croyance aucune et sans religion.

FRANCE.

SUBSCRIPTION POUR ÉLEVER UNE STATUE EN BRONZE À PIERRE L'ERMITTE. — Par décret du Prince-Président de la République, en date du 23 février 1852, la Société des Antiquaires de Picardie a été autorisée à élever une statue en bronze à Pierre l'Ermite, sur l'une des places publiques d'Amiens.

Déjà les croisades, ce grand événement du moyen-âge, avaient obtenu une place méritée dans le Musée élevé à toutes les gloires de la France dans le palais de Versailles, mais l'apôtre à la parole éloquente qui le premier souleva l'Occident contre les infidèles pour leur arracher le sépulcre du divin Sauveur du monde, n'avait pas encore de monument digne du grand rôle que la Providence l'appela à jouer, et son image manquait à la ville d'Amiens, sa cité natale.

En omettant même de les considérer au point de vue religieux, les brillants résultats qu'offrirent pour la civilisation les expéditions en Terre-Sainte, sont aujourd'hui trop connus pour qu'il soit besoin d'expliquer les sympathies qu'ils rencontrent, dans le sein de la Société, la proposition faite par M. Gédéon Forceville, l'un de ses membres, artiste distingué et déjà favorablement cité aux diverses expositions du Louvre, de prêter gratuitement le concours de son talent pour peindre cette œuvre de reconnaissance nationale. Une commission, dont Mgr l'Evêque d'Amiens a bien voulu accepter la présidence, a été immédiatement nommée pour en suivre l'exécution.

Mais la Société des Antiquaires a pensé que Pierre l'Ermite n'appartenait pas seulement à la ville d'Amiens et à la Picardie, mais encore à la France entière. Aussi, loin de localiser en quelque sorte l'hommage éminent qu'elle se propose de rendre à sa mémoire, elle a décidé de faire appel à tous les amis de la religion et de la gloire nationale, et notamment aux sympathies du clergé de France, fidèle dépositaire de la foi de nos pères, à celles des familles encore existantes des anciens croisades, pour consacrer par un monument impérissable le souvenir du promoteur de ces grands événements que pouvait seul accomplir la piété de nos ancêtres, et que les chroniqueurs du temps ont si justement dénommés *Gesta Dei per Francos*.

Les membres de la commission : A. DE SALINIS, évêque d'Amiens, président ; GUERARD, président de la Société ; GÉDÉON FORCEVILLE-DUVETTE, Publié DELADÈVE, Publié-JOURDAIN, comte DE BETZ, Bisson DE LA ROQUE, Antoine BOUTHORS, DUFOR, RICOLLOT, GARNIER, JANVIER, secrétaire.

Amiens, le 15 avril 1852.

— Un de nos amis, dit l'*Univers*, nous écrit de Lorient :

« Un protestant, devenu catholique, dont le père était en relation d'amitié avec Silvio Pellico, m'a remis une lettre de ce dernier, que je vous adresse. Malgré sa date ancienne, je la crois pleine d'actualité et bonne à publier dans l'*Univers*. Il n'a jamais été plus opportun qu'aujourd'hui, où l'on donne pleine carrière au feuilleton-roman, d'entendre un homme de génie, respecté et aimé de tous, stigmatiser dans ses chefs, les plus sages cependant et les plus distingués, la littérature moderne. »

Votre très-dévoté,

STANISLAS FOURÉ,
Mss. apostolique.

Turin, jour de Pâques 1840.

Mon cher Ami,

Votre aimable lettre m'est arrivée et je vous en remercie. Que de beautés dans ces livres ! Mais j'apprecie surtout ces livres, parce qu'ils viennent de votre part. Veuillez aussi rendre grâce pour moi à l'auteur charmant de *Maigre* ; ses vers, son sentiment, sa grâce m'enchantent. Mais je m'efforce de ce que j'ai comme pressenti dans les versets sacrés (et Alfred de Vigny et Jos. ph de Lormay) ne puissent avoir en du talent que pour faire regretter qu'ils ne soient pas des chrétiens plus religieux, plus riches en foi et en espérance. On voit dans ce *Maigre* de l'âme qui regarde avec amour un abîme ; s'il ne perissait pas (sic) sous les traits d'une mort naturelle, cet homme eût été la même du suicide. Alfred de Vigny nous voit plus généreux, plus compatissant ; mais il se fait une idole ravissante du malheureux qui se tue ; il nous fait sympathiser puissamment pour l'homme qui n'a rien à espérer de ses semblables, et qui conçoit la monstrueuse possibilité d'aller je ne sais où de religieux avec le suicide. — Cela est, malheureusement affreux, quoique brûlant de bons desirs, et resplendissant d'idées nobles et de talent. — Votre ami, l'auteur de *Maigre*, n'a point comblé ; il fait du bien par sa grâce douce et souriante ; mais il diminue le bon effet de ses impressions par quelques grandes amères d'incrédulité. Il a le bon sens, et de ce côté trop manifesté par une légion de littérateurs, de publier qu'il aime la religion sans y croire, de rendre hommage à la foi comme à un bon rêve de l'enfance. N'est-ce pas mal fait, messieurs les auteurs, de dire avec tout le charme de l'esprit à la jeunesse, que votre raison n'a pu finir qu'en devenant incrédule. Que de jeunes gens en concluant fausement : *Donc, pour être sage, ne croyons plus ; la foi n'est que pour les enfants !* J'ai connu les doux desolés de l'irreligion ; mais je n'en aurais pas fait un sujet de composition littéraire ; je portais mon tourment en silence. J'aurais craint d'ébranler les âmes jeunes, toujours faciles à séduire. Hélas ! en France et en Angleterre, on n'a plus cette crainte ; on trouve beau et philosophique de s'arracher sans foi. On ne veut plus une impétieuse grossière comme du temps de Voltaire ; mais on s'incline devant le christianisme, le désignant comme une fiction venant à la logique on aimerait à croire. Je prie Dieu de tout mon cœur de donner à votre ami cette foi qui lui manque, car, sans cette force divine, l'homme est malheureux, et il s'échappe de son esprit des émanations nuisibles aux autres. Dites lui et ajoutez-le, que je l'aime ; c'est une intelligence distinguée.

Mon cher et bon X, je vous ai écrit ici une lettre qui peut passer pour longue, car je n'écris ordinairement que des demi-pages. Ma santé est faible. Adieu : amons-nous. Je ne vous parle plus, à vous, protestant, de doctrine catholique, mais je souffre de ne pas vous voir encore l'embrasser courageusement, hautement... Quand je prie pour vous, mon ami, je me flatte quelquefois d'un doux espoir... Puisse-je être exaucé ! Amons-nous pour l'éternité !

SILVIO PELLICO.

Le temps, qui était superbe, dut contribuer à augmenter l'affluence des spectateurs ; aussi, fut-elle si grande, qu'une portion considérable des assistants ne put trouver place dans l'intérieur du monastère, malgré que des salles d'attente parties du cloître eussent été additionnellement mises en disponibilité pour le public. Il y avait un clergé nombreux, et l'ensemble de la réunion reflétait et le sentiment religieux et l'esprit de charité qui anime la pluralité des citoyens de Montréal.

Le profit de la collecte que se fit dimanche au Bon Pasteur, excéda 43 louis.

Nous ne saurions terminer sans offrir, au nom des hommes religieux de la communauté du Bon Pasteur, leurs remerciements sincères à S. G. l'Evêque de Montréal, à l'honorable Maire ainsi qu'à Madame Vanfelson, aux citoyens, et, particulièrement, aux membres et officiers des sociétés St-Jean-Baptiste et de Tempérance, tant pour le concours honorable que pour la conduite généreuse des uns et des autres en cette occasion.

SILVIO PELLICO.

MELANGES RELIGIEUX.

MONTRÉAL, MARDI, 18 MAI 1852.

PREMIÈRE PARTIE : — Mandement de Monseigneur l'Archevêque de Québec, à l'occasion du Jubilé accordé par N. S. P. le Pape Pie IX, par ses Lettres Apostoliques du 21 novembre 1851. — CAS D'HYDROPHOBIE : Derniers moments du docteur Vamel.

FEUILLETON : — LE MONTAGNARD OU LES DEUX RÉVOLUTIONS : — 1793-1848. — Seconde partie, 1848. — (Suite.)

Bénédictiction d'une Cloche au Bon Pasteur.

Avant-hier, dimanche, eût lieu, à Pis-ue des vœux de la Cathédrale, la bénédiction annoncée d'une cloche, au monastère du Bon Pasteur. A trois heures et demie, la société St-Jean-Baptiste et celle de la Tempérance, réunies en corps, et toutes deux décorées de leurs bannières, se rendirent processionnellement de la Cathédrale au lieu de la cérémonie. A leur tête figuraient l'orchestre de la Tempérance qui en cette occasion exécuta d'une manière particulièrement remarquable et satisfaisante l'assistance.

La bénédiction de la Cloche fut opérée par Mgr l'Evêque de Montréal, après que le révérend M. Bilodeau, supérieur du séminaire, eût adressé à l'auditoire une allocution pathétique sur le sujet de circonstance, en y mêlant à propos l'éloge des religieux de N. D. de Charité du Bon Pasteur au sujet de la grande œuvre qu'ils poursuivent avec un dévouement sans bornes, et en appelant avec une conviction égale les autres nombreux de charité de la ville entière, qui seront pour elle un monument honorable aux yeux de la postérité.

Entre un cercle composé de l'élite des citoyens, le Maire de Montréal assistait à la bénédiction à titre de Parrain, avec M. Vanfelson, (épouse de l'hon. Juge de ce nom) prenant qualité de Marraine ; et la Cloche reçut les noms de *Charles* et *Thérèse*, prenons respectifs du Parrain, et de la Marraine. A ces deux appellations furent encore ajoutées celle de St-Jean-Baptiste en l'honneur de la patriotique société de ce nom qui contribuait tant à l'enthousiasme de cette fête religieuse, et enfin celle de *Cloche*, nom de la vertueuse supérieure de la communauté du Bon Pasteur.

Le temps, qui était superbe, dut contribuer à augmenter l'affluence des spectateurs ; aussi, fut-elle si grande, qu'une portion considérable des assistants ne put trouver place dans l'intérieur du monastère, malgré que des salles d'attente parties du cloître eussent été additionnellement mises en disponibilité pour le public. Il y avait un clergé nombreux, et l'ensemble de la réunion reflétait et le sentiment religieux et l'esprit de charité qui anime la pluralité des citoyens de Montréal.

Le profit de la collecte que se fit dimanche au Bon Pasteur, excéda 43 louis.

Nous ne saurions terminer sans offrir, au nom des hommes religieux de la communauté du Bon Pasteur, leurs remerciements sincères à S. G. l'Evêque de Montréal, à l'honorable Maire ainsi qu'à Madame Vanfelson, aux citoyens, et, particulièrement, aux membres et officiers des sociétés St-Jean-Baptiste et de Tempérance, tant pour le concours honorable que pour la conduite généreuse des uns et des autres en cette occasion.

Bourbonnais.

M. André Ross, que nos correspondants sur le Bourbonnais, Stanislas Lamarche et autres (*Mélanges* du 11 mai), disent avoir été député par les colons du Saguenay, aux Illinois, pour y constater les avantages qu'offre ce territoire aux émigrants Canadiens, est passé la semaine dernière à Montréal. M. Ross a confirmé véritablement tous les détails que nous

avions publiés sur Bourbonnais ; il est même venu s'en expliquer à notre établissement. Si l'on avait des doutes sur ce point, ils seraient complètement dissipés par la lettre suivante écrite de Chicago à une date encore récente, par M. Ross, à son épouse, et que nous reproduisons du *Journal de Québec* :

« Chicago, 15 avril, 1852. »

« Ma chère épouse. — Allons, ma bonne amie, il faut me pardonner si j'ai retardé à tes yeux de répondre à tes deux lettres que j'ai reçues chacune dans leur temps, ainsi que mes bons amis de la Grande Baie qui ont eu la bonté de m'écrire. Des voyages, des excursions par ici, par là, dans le but d'acquérir par moi-même des connaissances des places que j'habite, m'ont mis bien en arrière du doux devoir de l'écrire plutôt, comme je le désirais tant moi-même et comme je le devais à ton bon cœur. Je suis sûr que la présente est attendue avec la plus grande hâte et quelle va être lue et relue avec la plus grande curiosité possible de savoir enfin ce que je pense du paradis terrestre, des Illinois, le Chicago, et surtout de ce cher ou plutôt de ce pauvre et très-pauvre Bourbonnais tant parlé et malheureusement trop vanté à nos trois écoles et trop enfants compatriotes du Canada. Malgré tout le désir que vous avez de recevoir de moi des nouvelles détaillées de ces quartiers-là, je ne pourrai vous en dire qu'un mot très court, ne pouvant entrer dans des particularités et des détails qui deviendraient trop longs, et encore seraient ils insuffisants pour remplir la mission d'homme véridique que je vous dois à vous tous mes bons amis qui m'avez honoré de votre confiance. Je pourrai bientôt vous voir avec la grâce de Dieu, vous parler et vous exprimer mes idées de ces localités que j'ai vues et visitées moi-même assez, oui, assez pour être pour toujours rassuré. Qu'il me suffise donc de dire aujourd'hui à qui veut l'entendre et le savoir, que vous ne devez pas ajouter une foi aveugle aux rapports exagérés des avantages prétendus à trouver par les Canadiens aux Illinois, ainsi qu'à Bourbonnais. On nous a trompés, on nous a criminellement menti par des rapports pleins d'exagération et d'incertitude, qu'on s'est plu et qu'on se plaît encore à donner sur ces misérables Illinois où j'ai vu et éprouvé plus de misères dans le court espace de temps que j'y ai séjourné, que j'en avais vu et éprouvé de pareille en aucune place du Canada. »

On s'est en tous pays en Canada depuis qu'on nous a écrit, n'est-il y avait du pain, de l'espérance et de la liberté, c'est-à-dire, des avantages supérieurs à ceux du Canada, sous tous les rapports. C'est un mensonge. Il y a de meilleur pain en Canada que celui que mangent les Canadiens ici. Il y a plus d'espérance et de liberté en Canada, comme ces mots doivent être entendus par des chrétiens, qu'il n'y en a ici. Excepté qu'il y a plus, oui, beaucoup plus d'espérance et de liberté de faire le mal ici et de se livrer à toute espèce de crimes qu'on n'en a dans notre paisible et religieux Canada. Voi à tout.

Vers le 13 ou le 20 mai, je me propose d'aller au milieu de vous, je ne puis m'y rendre avant ce temps-là pour la bonne raison que dans ce pays si riche que j'habite, je n'ai pas encore pu réaliser les moyens nécessaires pour payer les frais de ma pension et de ma descente en Canada. Voilà encore ce qui est vrai à la lettre, je ne suis pas le seul, bien d'autres pauvres d'âme canadiens sont ici à végéter et à traîner une existence pauvre et malheureuse sur une terre étrangère et d'enfer. Pauvres compatriotes, restez chez vous.

Où, ne faites pas la folie de venir vous exiler dans ces régions reculées et nullement calculées pour nous, Canadiens, Français catholiques du Canada. C'est tout ce que je peux vous dire à présent ; je m'arrête : cela m'entraînerait à vous parler trop au long et je ne puis le faire dans les bornes étroites d'une lettre. Que ces quelques mots suffisent jusqu'à mon prochain retour au milieu de vous. En attendant, courage, bonne santé, prudence, et soyez sur vos gardes. Amitiés à tout le monde ; je me porte au reste assez bien. Adieu donc, chère Zoé, adieu encore. Je l'embrasse de tout mon cœur, ainsi que notre très cher petit Richard : qu'il me tarde de vous revoir !

— Ce sont de beaux souvenirs, mon camarade.

— Avec lesquels on meurt de faim... o. à peu près.

— On meurt de faim ! s'écria le major Lipardeau en passant ses deux mains le long de ses moustaches. Qu'est-ce que vous venez me chanter là ?

— Le compte est facile, mon commandant ; je suis entré au service en 1803, je l'ai quitté en 1819 : dix huit ans de service ; ça ne donne pas de retraite en France. Je n'ai que ma croix ; aussi je viens, mon commandant, parce qu'on m'a dit que...

Le major Lipardeau s'était renversé dans son fauteuil avec un air de suprême indignation ; il interrompit Dominique :

— C'est une infamie cela, mon brave, je le dis nettement. Est-ce que des vieux soldats qui ont passé leur vie sur des champs de bataille devraient être induits...

— Je ne me plains pas, monsieur le major, la loi est la loi, les règlements ne sont qu'un ; ça marche de pair avec la consigne ; je n'ai pas le temps voulu ; je n'ai pas droit à une croix. Je sais bien que je pourrais entrer aux invalides ; toutes les portes s'ouvrent devant dix trous dans le corps ; mais les invalides, ça ne me va pas ; j'ai une fille, une pauvre et chère enfant, la perle du bon Dieu, monsieur le major ; je ne veux pas la quitter ; c'est pour cela, qu'hardi par M. Riffard, j'ai...

— M. Riffard a bien fait de l'envoyer, sacrebleu !... interrompit une seconde fois le major Lipardeau ; mais les gouvernements

sont des ingrats ; vous-là, mon vieux, si ce qui doit être était, je te tutoie parce que de soldat à soldat, il n'y a que la main ; mais ça me tourne le sang quand je vois... tu viens me demander de l'argent, n'est-ce pas ?

— Oui, major, dit Dominique, dont le visage devint rouge.

Lipardeau l'observait :

— De l'argent, reprit-il, et si je n'en avais pas ?

— Si vous... n'en aviez pas ?... s'écria le pauvre homme en levant sur Lipardeau son visage blêmi par un effort subit, si vous n'en aviez pas ?... Oh ! ne dites pas cela, mon commandant.

— Eh bien ! qu'est-ce que tu feras ?

— Ce que je ferais !... une fois, je n'en suis rien... je me brûlerais la cervelle.

— Et ta fille ?

— Madeleine !... oh !... Madeleine !...

Il s'avança vers le major, et, serrant avec un mouvement de supplication désespérée ses deux mains l'une sur l'autre :

— Monsieur le major... vous m'avez l'air d'un brave homme, et ça m'avait tout de suite remis le cœur. Cet argent que je vous demande, ce n'est pas une aumône, au moins, Dieu du ciel !... c'est un prêt ; je vous le rendrai, je vous le jure sur mon honneur de vieux soldat, sur ma croix, tenez, sur ma croix que je vous laisse ici ! Ah ! ça me déchire le cœur. Voilà trente-cinq ans qu'elle ne m'a pas quitté... Mais ne me dites pas que vous ne pouvez point l.

Pendant que le pauvre soldat parlait, le regard du major avait une expression étrange :

— On trouvera bien moyen, peut-être, d'arranger ton affaire, répondit-il sans le quitter des yeux.

— Oh ! merci !... merci !... tenez, vos moustaches grises, ces rubans que je vois, et qui attestent qu'il y a un digne cœur dessous, voyez-vous, comme je n'ai pas de honte devant vous, qu'est-ce que ça me fait ? Avez-vous un enfant ? non, n'est-ce pas ? Alors vous ne pouvez pas comprendre que l'on s'illumine comme je le fais, mais je l'aime tant, ma pauvre Madeleine !... je l'aime tant !

— Tout de même, dit le major en frappant du poing sur son bureau, partout l'indigence, la misère ! et Riffard lui dit : « Va trouver Lipardeau, c'est un brave homme, et je vendrais plutôt la redingote que j'ai sur le dos, que de laisser un vieux soldat de la troupe dans la misère. Mais tiens, vois ce portefeuille, tous ces papiers, eh bien ! ce sont des papiers diables aussi, qui sont venus, comme toi, et qui m'ont dit : « sauvez-moi ! j'ai un vieux père qui se meurt, une femme qui ne peut plus allaiter son enfant. »

— Et vous les avez sauvés !

— Certainement, je les ai sauvés ! On ne s'adresse pas en vain au major Lipardeau ; mais les ressources s'épuisent à la fin.

Dominique était haletant sous la parole de cet homme, tantôt un mot relevait son courage abattu, tantôt un autre mot semblait vouloir briser toutes ses espérances.

Écoute major Lipardeau avait de l'empres-

gard du major avait une expression étrange :

— On trouvera bien moyen, peut-être, d'arranger ton affaire, répondit-il sans le quitter des yeux.

— Oh ! merci !... merci !... tenez, vos moustaches grises, ces rubans que je vois, et qui attestent qu'il y a un digne cœur dessous, voyez-vous, comme je n'ai pas de honte devant vous, qu'est-ce que ça me fait ? Avez-vous un enfant ? non, n'est-ce pas ? Alors vous ne pouvez pas comprendre que l'on s'illumine comme je le fais, mais je l'aime tant, ma pauvre Madeleine !... je l'aime tant !

— Tout de même, dit le major en frappant du poing sur son bureau, partout l'indigence, la misère ! et Riffard lui dit : « Va trouver Lipardeau, c'est un brave homme, et je vendrais plutôt la redingote que j'ai sur le dos, que de laisser un vieux soldat de la troupe dans la misère. Mais tiens, vois ce portefeuille, tous ces papiers, eh bien ! ce sont des papiers diables aussi, qui sont venus, comme toi, et qui m'ont dit : « sauvez-moi ! j'ai un vieux père qui se meurt, une femme qui ne peut plus allaiter son enfant. »

— Et vous les avez sauvés !

— Certainement, je les ai sauvés ! On ne s'adresse pas en vain au major Lipardeau ; mais les ressources s'épuisent à la fin.

Dominique était haletant sous la parole de cet homme, tantôt un mot relevait son courage abattu, tantôt un autre mot semblait vouloir briser toutes ses espérances.

Écoute major Lipardeau avait de l'empres-

gard du major avait une expression étrange :

— On trouvera bien moyen, peut-être, d'arranger ton affaire, répondit-il sans le quitter des yeux.

— Oh ! merci !... merci !... tenez, vos moustaches grises, ces rubans que je vois, et qui attestent qu'il y a un digne cœur dessous, voyez-vous, comme je n'ai pas de honte devant vous, qu'est-ce que ça me fait ? Avez-vous un enfant ? non, n'est-ce pas ? Alors vous ne pouvez pas comprendre que l'on s'illumine comme je le fais, mais je l'aime tant, ma pauvre Madeleine !... je l'aime tant !

— Tout de même, dit le major en frappant du poing sur son bureau, partout l'indigence, la misère ! et Riffard lui dit : « Va trouver Lipardeau, c'est un brave homme, et je vendrais plutôt la redingote que j'ai sur le dos, que de laisser un vieux soldat de la troupe dans la misère. Mais tiens, vois ce portefeuille, tous ces papiers, eh bien ! ce sont des papiers diables aussi, qui sont venus, comme toi, et qui m'ont dit : « sauvez-moi ! j'ai un vieux père qui se meurt, une femme qui ne peut plus allaiter son enfant. »

— Et vous les avez sauvés !

— Certainement, je les ai sauvés ! On ne s'adresse pas en vain au major Lipardeau ; mais les ressources s'épuisent à la fin.

Dominique était haletant sous la parole de cet homme, tantôt un mot relevait son courage abattu, tantôt un autre mot semblait vouloir briser toutes ses espérances.

Écoute major Lipardeau avait de l'empres-

que tout le monde soit content.

— Oh ! faites cela... faites cela mon commandant !... dit Dominique en se retournant vivement, et je vous serai dévoué à la vie à la mort, et ma fille et moi nous vous bénirons.

Dites moi de me mettre pour vous devant la bouche d'un canon ou devant la pointe d'un sabre, et vous serez si Dominique hésitera.

Le visage du major eut une expression ironique qui passa comme un éclair, et il répondit d'une voix rouillante.

— Je n'ai jamais demandé des services de cette nature à personne ; le major Lipardeau est une vieille connaissance des boulets de canons et des balles de fusils... Puis, il ajouta avec un sourire et un son de voix plein de confiance, qui rassérénait le cœur du vieux soldat :

— Ton empereur disait : « ce qui est impossible se fera. » Tâchons de l'imiter.

Le major Lipardeau avait vraiment une bonne figure.

— Ça ! mon brave, dit-il, de vieux militaires ne se séparent point comme cela, nous dinons ensemble : c'est moi qui paie, je suis le supérieur.

— Merci, mon commandant, Madeleine m'attend, et si je ne revenais pas comme d'habitude, la pauvre petite serait bien inquiète.

— Ah ! bah ! une fois n'est pas coutume ; d'ailleurs nous rentrerons de bonne heure.

— Ah !

— Eh bien ! en route.

(A continuer.)